

Dossier de Presse

L'univers de Jean-Louis Trévisse, artiste peintre



Metz, le 10 juillet 2008 – contact presse : Christian Schmitt – chri.schmitt@free.fr - tél : 06 76 69 48 53

www.espaceetrevisse.com

Présentation de l'ouvrage

« L'univers de Jean-Louis Trévisse, artiste peintre »

écrit par Christian Schmitt relate la vie et l'œuvre de son frère Jean-Louis Trévisse (1949-1998). En 96 pages abondamment illustrées, Christian Schmitt restitue le parcours créatif de Trévisse dans un texte dense, riche et solidement documenté.

Rien n'échappe à l'auteur passionné qui a commenté précisément chacune des 43 œuvres représentées dans l'ouvrage. Par ce travail très particulier de « commentateur d'art », Christian Schmitt affine son jugement esthétique et approfondit utilement la connaissance de l'œuvre de son frère. Une œuvre forte, percutante, surprenante par la diversité des styles.

Christian Schmitt réussit notamment à mettre en relief six périodes importantes du cheminement artistique de Jean-Louis Trévisse...

- 1) L'illumination des maîtres de la peinture : 1963-1969
- 2) Le traumatisme fœtal : 1970-1975
- 3) Sculptures et lavis : 1980-1981
- 4) Les acryliques à feu et à sang : 1982-1984
- 5) La période parisienne : 1983-1990
- 6) Le retour en Lorraine : 1990-1998

Ces différentes périodes nous révèlent l'univers « tréviszien » dans toute sa diversité, sa complexité mais aussi sa complémentarité. Un univers violent, fracassant, explosif même où se devine toujours en filigrane le fracas d'Artaud affrontant le chaos. « *Jean-Louis Trévisse aime A.Artaud, Artaud le Mômo, Artaud le refus, il aime cet homme comme on peut aimer une clameur* ». (p.56)

Certes J.L.T. « *n'est que le témoin ou le visionnaire d'un monde qu'il entrevoit, celui qui est à feu et à sang. Il ne cherche pas à expliquer, il fait sien le monde et cela de manière ontologique. Il est dans la modernité la plus absolue* » (p.57).

Mais derrière ce monde visible qu'il traduit dans sa vérité la plus absolue, c'est sa doublure invisible que l'artiste nous offre. Véritable peintre métaphysique, Trévisse nous montre l'invisible dans une œuvre totale, une œuvre événement-avènement.

Bien qu'étranger à tout projet philosophique, JLT est pourtant très proche de la philosophie d'Husserl « pour revenir aux choses mêmes », de celle de Martin Heidegger dans le dévoilement de l'Etre et enfin de la quête du poète Henri Michaux qui tente de « crever la peau des choses » pour montrer comment les choses se font et le monde se fait monde.

Au-delà d'un simple travail de mémoire sur un créateur décédé prématurément à l'âge de 49 ans en 1998, l'auteur a voulu que la quête de son frère «*soit reconstituée et justement reconnue dans sa totalité*» comme l'indique à juste titre Pierre Souchaud, Directeur de la publication d'Artension, dans l'avant-propos.

Sur l'ouvrage lui-même :

De format 21x28 cm, 96 pages, impression quadri sur couché mat, 200 gr, reliure cousue, couverture cartonnée. 75 clichés photographiques dont 67 concernent exclusivement des œuvres.

Prix TTC : 29€

Disponible à la **Librairie Geronimo** 2, rue Amboise Thomas 57000 Metz (près de la Cathédrale), sur **Amazon.fr**, **alapage.com**, et sur commande dans toutes les librairies (Référence ISBN : 978-2-35532-030-9), chez l'éditeur (www.lelivredart.com) ou sur le site de l'auteur (www.espacetrevisse.com).

L'éditeur :

Lelivredart est un service d'édition d'art pour artistes, galeries, musées et salons. Il permet l'édition et l'impression de catalogues d'exposition et de livres d'artistes, de beaux livres, de monographies... (www.lelivredart.com)

Le partenaire privilégié de cet éditeur d'art est la revue  **artension**, bimensuel d'information d'arts plastiques (www.artension.fr). Ainsi « L'Univers de Jean-Louis Trévisse, artiste peintre » fait partie de la collection de ce magazine d'art.

Voici à titre d'illustration les onze premières pages du livre (avant-propos et introduction) quelques œuvres sur les 43 présentées et pour terminer une succincte présentation de l'auteur...

Christian Schmitt

L'univers de Jean-Louis Trévisse

Artiste peintre
1949 – 1998



Pour une juste reconnaissance

par Pierre Souchaud
Directeur de la publication d'Artension

Jean-Louis Trévisse nous a quittés en 1998, mais ses œuvres vivent aujourd'hui et chacune d'elle transmet encore à qui la possède la lumière intérieure de son créateur.

Non, *La Grande Toile* de 1984 ne peut être « oubliée », tout comme les somptueuses sculptures sur bois... L'accélération du temps, qui caractérise cette époque de fuite en avant effrénée vers nulle part, ne les détruira pas, car elles sont là comme les traces indestructibles d'un parcours vers un lieu de vérité hors du temps.

Cet ouvrage, récit d'une vie à travers les œuvres successives, était indispensable pour que la quête de Jean-Louis Trévisse soit reconstituée et justement reconnue dans sa totalité.

Trévisse sismographe de la modernité *

Trévisse voit le monde et l'humanité comme une vérité atomique. Sa peinture des fragments, des brisures et des destructions montre cette réalité dans une approche sans concession.

C'est un peintre ontologique, son travail ne se limite pas au détail et au récit. Sa seule ambition c'est de plonger dans cette réalité de l'être, dans « *la tourbe du monde* » jusque dans ses profondeurs abyssales. Son œil écoute – selon la formule de Paul Claudel – et scrute au plus profond dans cette pâte humaine faite de chair et de sang et cette recherche obsessionnelle provoque souvent le tournis et la sensation de l'effroi.

Trévisse heurte, choque parfois mais sans jamais instrumentaliser son œuvre en jouant au jeu de la provocation. Bien au contraire, il séduit par la force ravageuse de ses émotions grâce à une puissance esthétique incomparable. Son hymne c'est souvent un cri qui devient clameur ou qui s'étrangle. Et ce cri retentit si fort qu'il rejoint ceux d'Antonin Artaud, les plus fous, les plus beaux, les plus forts...

« La peinture de J.L. Trévisse est une parabole vivante... (qui) révèle une richesse explosive de tensions vitales, cachées sous l'enveloppe de la matière... Les dissonances chromatiques inquiétantes et corrosives traduisent de manière douloureuse l'expérience du vécu et l'angoisse qui étreint l'homme contemporain... »

Laura Cossutta, critique d'art

Mais parallèlement à ce constat cruel, il tente de recomposer ce monde par son souci de formalisme et son goût prononcé pour relier, recoller ces morceaux éparpillés grâce à sa technique des enchevêtrements complexes. Perfectionniste, Trévisse souffre de cette désorganisation, il est témoin de son temps mais essaye de recoller à sa façon ces miroirs brisés. Il ne restitue pas le

* En reprenant la formule de Daney sur le cinéaste Resnais : « Resnais, sismographe de la modernité ».



Période parisienne
(1990)

monde à son identique car ses compositions laissent apparaître les collures et les lignes brisées zigzagantes qui sont les témoins de ces nouveaux assemblages.

Inspiré bien évidemment par Antonin Artaud mais aussi inconsciemment par la philosophie de Jaspers qui est une philosophie de l'échec, du miroir brisé...

Sa peinture va évoluer au cours de sa période parisienne passant nettement de la forme à l'informe. On ne distingue plus qu'un monde qui a l'apparence de l'unification par le jeu harmonique des couleurs et des vibrations sourdes apparaissent comme révélant ce passage douloureux.

L'écriture prend parfois la signature de l'art brut. Art de l'extrême et du dénuement. L'art brut correspond à son besoin de respiration, comme une bouffée d'oxygène lui permettant d'assouvir sa quête de transcendance et de détachement face à cette société de consommation. Il retrouve par l'art brut cette pureté originelle qui touche le fond et signe sa volonté de retourner à la nature et au cœur des choses. C'est pourquoi il ressent le besoin de retourner par intermittence à des formes plus dépouillées et plus épurées permettant le ressourcement de son esprit. Trévisse est un chercheur infatigable et toute son œuvre est marquée par une spiritualité sous-jacente.

Son retour à la région Lorraine va le conduire à poursuivre ses recherches sur des petits formats (lavis). Penché comme sur un microscope, il va atteindre encore plus profondément cette vérité atomique.





Il saisit dans la fragilité, à nu et à cœur ouvert cette humanité et découvre alors comme André Breton dans *Nadja* : « le cœur humain, beau comme un sismographe ». Ce cœur qu'il découvre, c'est cette lumière qui apparaît notamment dans son dernier lavis de 1998. Les structurations complexes restent toujours présentes mais s'effacent ou s'atténuent sous l'effet de la clarté. La lumière s'est emparée de lui progressivement à travers cet assemblage de feuilles et ce jeu de la superposition permet d'intensifier sa transparence.

Comme par révélation le peintre ressent le même phénomène que celui éprouvé par Paul Klee lors de son séjour à Tunis en 1914 : « La couleur me possède. Point n'est besoin de chercher à la saisir. Elle me possède... » (Journal 9260)

Trévisse est le peintre de la lumière ! Malgré le pessimisme radical de son œuvre qui « s'origine » dans son vécu personnel, ce n'est qu'au seuil de sa vie qu'il fait l'expérience radieuse d'une transfiguration. Véritable créateur, traversé par ce feu intérieur, Trévisse portait en lui la misère du monde tant sa force de lucidité était grande. Mais pour créer et vivre tout simplement, il paya en retour un lourd tribut.



Et « ce qu'il n'est pas facile d'accepter c'est de penser qu'en partant, il s'est libéré d'un fardeau insupportable pour retrouver la lumière » (son ami peintre Vincent Verdeguer de Paris le 8/12/2006)

Trévisse dans sa crypte glacée...



« Les peintures du pauvre Trévisse sont gardées dans une crypte glacée... personne ne peut les regarder, personne ne peut les acheter, ainsi ne peuvent-elles pas vivre, les filles de Trévisse et resteront vieilles filles. »

Ce visiteur anonyme du web qui laissa le 2 novembre 2006 ce commentaire à propos des peintures de Trévisse sur un site internet, traduit le tragique oubli dans lequel l'artiste et ses œuvres sont enfermés. Depuis sa disparition à 49 ans le 12 décembre 1998 à Briey, suite à une longue maladie, Trévisse est resté inconnu du grand public et ses œuvres sont restées « vieilles filles » à ce jour.

Personne, à part sa famille et ses quelques amis, ne se souvient de ce peintre, de ce qu'il était, de ce qu'il voulait et de sa sensibilité torturante qui l'avait poussé sur les hautes cimes de la création. Il s'était réfugié en lui-même, évitant les visages connus, peu soucieux de plaire ou seulement d'intéresser. Ce peintre « sauvage » a souffert et on ne le sait pas.

Certes il n'a jamais été facile de vivre en compagnie d'un être aussi complexe que mon frère. Jean-Louis n'était pas un être confortable et vivait à l'exemple d'Antonin Artaud, son maître vénéré. Il a été un détonateur comme ses toiles qui explosaient de violence et se lisaient à feu et à sang. Derrière ce déchaînement, se cachait en vérité un être sensible, mais il vibrait à l'image du monde qui l'entourait et cela le rendait parfois insupportable à vivre.

Il ne cherchait pas à occulter la réalité mais plongeait en elle de manière radicale. En triturant et en lacérant les corps dans ses dessins à l'encre de Chine des années 70, il s'efforçait de découvrir l'autre côté de l'être. Sa passion de l'exploration de cette autre réalité le conduisait à détruire et à casser le monde des apparences. Ce faisant, il dérangeait et perturbait ses proches car sa façon de travailler l'amenait parfois à avoir le comportement d'un fou.

Pourtant il eut une enfance heureuse. Issu d'une famille ouvrière, Jean-Louis Schmitt naît le 27 juillet 1949 à Moyeuve-Grande (Moselle) où son père travaille comme contremaître aux usines De Wendel. Il grandit dans un environnement parfois triste mais toujours pétillant de vie et de chaleur humaine. Il est l'aîné d'une fratrie de quatre garçons ; doué précocement pour le dessin, il exerce une réelle fascination sur ses proches : adulé notamment par ses frères et ses parents, il est particulièrement choyé par ses aïeuls.

Adulte il garde son âme d'enfant et choisit son pseudonyme – qu'il adopte définitivement à partir de 1980 – dans ses souvenirs de lecture : Davy Crockett est le héros de son enfance, son meilleur ami s'appelle « Travis », il sera donc, en français « Jean-Louis Trévisse ».





En 1965, il fait son entrée aux Arts Appliqués à Metz. Son autoportrait réalisé à l'âge de 13 ans impressionne fortement les enseignants qui admirent sa maîtrise technique. Il obtient le diplôme national des Beaux-Arts à Strasbourg en 1969 avec une mention spéciale grâce à ses aquarelles remarquables d'élégance et de résonance chromatique.

A la même époque, il enseigne au collège de l'Assomption à Briey. Les années qui suivent, il réalise une série de dessins à l'encre de Chine sur des corps éventrés (époque du traumatisme fœtal), s'adonne à la sculpture, à la technique du lavis et ensuite se prend de passion pour l'acrylique avec des grandes toiles (période des acryliques à feu et à sang).

Mais dans les années 1980, il ressent le besoin de tout quitter : son poste d'enseignant et la région Lorraine pour se consacrer uniquement à sa démarche picturale.

Sa période parisienne (1983-1990) sera riche et féconde, il atteint une maturité et un style incomparables. Il expose à titre personnel dans des galeries parisiennes (Galerie Camion et Espace Amescor) et participe à des expositions collectives (Vitry-sur-Seine, Galerie Katany à Annecy, Galerie Bercovy-Fugier...).

Or malgré cette époque d'une grande créativité, Jean-Louis se résigne dès 1990 à quitter la capitale car il a perdu l'espoir de « percer » et de se faire un nom dans ce milieu difficile de la création. Il retourne vivre dans sa région d'origine, d'abord à Metz, puis à Briey. Lorsqu'il regagne le pays natal, l'histoire de sa vie semblait finie et pourtant celle de son esprit s'ouvre encore plus largement. Il approfondit son cheminement intérieur dans les paysages familiers de son enfance et les souvenirs réveillent en lui cette innocence des premiers âges de la vie.

Lorsque la maladie s'empare de son corps, il souffre comme ce paysage meurtri et abandonné de la vallée de l'Orne où les usines ont pratiquement toutes disparu,* et avec elles, cette agitation humaine, fourmillante

* L'usine de Gandrange étant à ce jour la seule à subsister dans cette vallée...
mais pour combien de temps ?

et foisonnante qu'il avait connue enfant, arpentant avec ses parents la rue Franchepré à Joeuf. Et surtout le jour de Pâques où sur la place du Marché à Moyeuvre-Grande, la fête foraine lui donnait le vertige par le spectacle inouï de ses manèges. Leur tourbillonnement lui rappelant alors cette vie qui passe et le temps qu'il ne peut arrêter.

Comme un pauvre homme, il souffre dans son cœur, dans sa chair, mais il ne se plaint jamais. Il souffre, en effet, mais la joie mystérieuse habite son univers empli par les frissons de son enfance, les frissons que l'on retrouve dans ses derniers dessins ou lavis. De sa main tremblante il réussit à transposer le friselis de ces ondes de façon lyrique et spontanée dans des formes qui semblent naître et renaître à l'infini. Le chant de joie qui crie derrière ses dernières créations est surprenant alors que le doute, l'abandon, la souffrance et l'angoisse de mourir l'enserrent de toutes parts. Une force inconnue agit en lui le poussant à poursuivre son œuvre au-delà de toute espérance.

Par ses débordements inspirés, Trévisse laisse une œuvre toute entière marquée par le lyrisme et la poésie, une œuvre riche et abondante, surprenante par la diversité des styles.

« Devant l'œuvre picturale de Trévisse, le néophyte réagit malgré lui, l'œil avisé du connaisseur aussi. On se sent comme projeté dans un monde abstrait fait d'un mariage de couleurs s'entrechoquant harmonieusement. Trévisse manie la couleur comme le poète manie les mots. Généreusement, il offre aux sensibles jouisseurs de la métaphysique un langage et une musique issus d'un monde chimérique ; bizarrement le vert fait défaut à ce poète des maux, à cet émule d'Artaud... Tremblant comme une feuille devant les injustices et les iniquités de la vie, sans vert, envers et contre tout, Trévisse peint non pas ce qu'il voit et ressent, mais ce qu'il Est... un poète avant tout. » (Barthels, un ami écrivain – le 10 septembre 1992).



Son autoportrait réalisé à l'âge de 13 ans...

L'Autoportrait
1963, 40 x 32 cm
huile, contreplaqué
coll. part.

Son autoportrait joue à merveille sur les contrastes hallucinants de la lumière et des ténèbres, à la manière des peintres hollandais et de Rembrandt en particulier. La moitié du tableau baigne dans la pénombre alors que la lumière rejaille de l'autre côté et se focalise principalement sur sa face. Au centre, l'œil du jeune peintre ressort de manière surprenante. Les mèches de cheveux qui retombent sur son front sont traitées avec un certain éclat grâce à cette peinture généreuse qui glisse sous les effets de l'or. Le col de la chemise et surtout le plissé ornant le devant comme un jabot sont peints avec rudesse voire une certaine brutalité. On sent le plaisir du peintre à travailler la matière. Il s'échappe un moment de la figuration pour jouir d'une certaine liberté. Le résultat est assez surprenant. Par des mélanges harmonieux de couleurs comme le blanc, l'ocre, le noir et d'autres nuances, il réalise un plissé d'une rare volupté grâce à une cascade de coloris pétillants et follement libres. Derrière cette palpitation harmonieuse, c'est le jaillissement de son être épris par la découverte



et le bonheur de faire surgir au bout de ses doigts des mondes et des lieux insoupçonnés. Il joue comme un magicien de ces contrastes pour donner et s'éblouir de lui-même. Trévisse réalise ce portrait brillant qui émerge de l'obscurité où il paraît serein, sûr de lui, maîtrisant parfaitement les techniques et les couleurs. D'ailleurs les traits du visage renforcent cette impression de quiétude et d'assurance : un nez rectiligne et fier, une bouche fine, fermée et volontaire et un menton gracieux avec une mâchoire dessinant une courbe

harmonieuse. Tout cela contribue à l'impression générale de l'équilibre et aussi de la satisfaction de lui-même. Le jeune peintre a réalisé sa première œuvre et sa joie est perceptible malgré la retenue et la réserve de son auteur qui masque habilement ce sentiment. Mais on perçoit également derrière cet œil omniprésent du peintre, comme un flottement d'inquiétude. L'obscurité présente dans cette composition vient nous rappeler le doute, la douleur et les traumatismes que Trévisse a voulu tater par le voile de la nuit.

Sculpture en plâtre 1980.



sculpture plâtre (sans titre)
1980, sculpture plâtre – coll. part.

La structure interne de cette œuvre complexe est constituée par un axe métallique en forme de «T» coulé dans le ciment et recouvert d'un enduit de plâtre qui constitue la peau de cette sculpture.
L'ensemble de l'œuvre fait penser à une station orbitale naviguant dans l'univers interstellaire. Cette vision d'un engin d'un autre monde est renforcée par une architecture très futuriste où alternent formes arrondies, angulaires, convexes et concaves d'une richesse et d'une variété incomparables.
Cubiste dans sa structure, cette œuvre, en dépit de son aspect compact fait alterner vides et espaces. La multiplicité des plans et facettes que l'on découvre par la lumière et le déplacement du champ visuel modifient chaque fois l'aspect même de l'œuvre. Chaque plan propose une nouvelle œuvre. Cette magie fugitive est le résultat d'une créativité débordante de l'auteur,



cultivant toujours le mystère, ne dévoilant jamais totalement l'objet créé en prolongeant sans fin le plaisir de la découverte.

« J'ai fait dire à la matière l'Inexprimable » dira Brancusi de ses œuvres une vérité qui s'applique totalement à cette œuvre. Plus qu'un artisan, Trévisse est un démiurge, ordonnateur du cosmos, visionnaire de mondes nouveaux et de l'art à venir.

Lavis 1981



Espace et Zébrures, lavis 7
1981, 14 x 15 cm

encre-lavis-plume – coll. part.

Forbach, ville de l'est mosellan où Jean-Louis Trévise réalise cette aquarelle marque la fin de sa carrière d'enseignant. Il donne ses derniers cours dans un établissement scolaire de cette ville mais a déjà décidé de tout quitter, l'enseignement et la région lorraine, pour se donner totalement à ses recherches picturales. L'aquarelle lui donne l'occasion par la technique de la spontanéité et de la rapidité d'exécution de concrétiser la liberté à laquelle il aspire. Comme Paul Klee « la couleur le possède... » mais la

couleur le libère aussi. Il traduit sa vive excitation par cette aquarelle frémissante de liberté grâce à des couleurs rappelant les arts orientaux comme ces taches noires saturées et ces oranges troubles. Et toute cette agitation de couleurs conduit également à un tourbillonnement sous l'effet d'une force centrifuge projetant la composition vers un point central ou vers un au-delà possible.

L'Orient signifie sa quête d'horizons nouveaux pour trouver ou retrouver sa joie de la découverte mais celle-ci apparaît déjà au bout de

sa plume qui fait jaillir comme la source d'un grand fleuve des formes gracieuses, complexes et variées qui évoluent aux rythmes féconds de son imagination. Il veut saisir aussi l'art de l'intérieur et de manière très profonde au-delà même des limites du visible, étant convaincu que « ce qui est voilé est plus fort » comme l'affirmait Kandinsky.

Figure tétanisée comique 1983



Acrylique sur bois 1989



Acrylique 1990



acrylique sur toile 4 (sans titre)
1990, 116 x 116 cm
coll. part.

L'atmosphère glaciale de cette toile conduit à vitrifier toute forme naissante. Le blanc et le gris envahissent l'œuvre. Le peintre construit et barre simultanément ce qui se forme. Et cette ligne brisée au centre de l'œuvre empêche toute velléité d'organisation. Un vocabulaire de signes et de formes incertaines envahit l'espace dans l'espoir de faire surgir des masses dans cet univers impénétrable. Mais rien ne résiste à l'action du pinceau qui fige la matière.

En revanche des vibrations intenses apparaissent dans l'œuvre, comme des fragments d'expériences personnelles qui échappent à la conscience du peintre. L'œuvre abandonnée par les formes fait place à des réactions «électriques» qui parcourent l'espace dans tous les sens. Ce monde froid en apparence recèle des interconnexions d'une rare intensité. Et la superposition des couleurs, créant de multiples effets de transparence, engendre une vie

organique d'une grande puissance.
« Ce qui rend une toile fascinante, dit Bram Van Velde, c'est sa sincérité. La sincérité est quelque chose de si rare. »
Lorsque les formes disparaissent, le peintre présente sa nature intérieure, il dissimule ses émotions. Il faut alors savoir dépasser les apparences, se laisser saisir par l'insaisissable, il y a tant de vérité dans cette composition !



Sur l'auteur...

Christian Schmitt 1, rue du Vivier 57000 Metz (0676694853 – chri.schmitt@free.fr)



Christian et
son frère Jean-Louis
en 1970

Christian Schmitt est né en 1951 à Moyeuvre-Grande, il est le second enfant de la famille Schmitt, son frère Jean-Louis, né en 1949, étant l'aîné.

Très tôt sensible au talent de son frère Jean-Louis, il l'aide et l'accompagne lors de ses premières expositions en Lorraine. Il publia notamment en 1971 dans la presse régionale (Le Républicain Lorrain) un article intitulé « Les Rastignacs de la peinture » à l'occasion d'une exposition commune à Rombas de son frère et d'Armand Scholtès, un ami peintre.

Malgré des relations parfois difficiles avec un frère torturé en permanence par le doute dans sa quête d'Absolu, Christian a toujours été à ses côtés pour le soutenir dans son parcours.

Les derniers jours de la vie de Trévisse ont été des moments d'une relation fraternelle intense entre eux. Par ce livre Christian rend hommage à son frère et à ce peintre génial qu'il n'a cessé d'être.

www.espacetrevisse.com